

turelle que deux ou trois notions, encore presque tous s'en éloignaient-ils dans la pratique ; car, si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite dans les peuplades voisines, ils étaient loin d'être des modèles de droiture, de probité, encore moins de charité. Aujourd'hui quelle différence ! Je ne dirai pas sans doute : ils sont parfaits ; ce serait une exagération maladroite aux yeux des personnes les moins versées dans la connaissance du cœur humain ; tout le monde sait qu'à moins d'un miracle qui n'entre pas ordinairement dans le plan de la Providence, les hommes, et surtout les peuples conservent toujours quelque chose de leur caractère primitif, et que les défauts qui tiennent à l'éducation ne se corrigent que par elle et à la longue ; mais ce que je puis dire à la gloire de Celui qui, des plus durs rochers, sait faire des enfans d'Abraham, nos Cœurs-d'Aleines sont de vrais croyans, des hommes craignant Dieu, et qu'avec un peu plus d'amour du travail, la docilité, l'humilité, la piété, la résignation, la patience, la charité, et même le zèle dont ils donnent tous les jours de nouvelles preuves, en feraient des chrétiens dignes d'être comparés à ceux de la primitive église. Il n'y a que deux ans que la croix est plantée sur leur terre, et tous, à fort peu d'exceptions près, ont fait leur première communion, action si importante, et qui a été suivie de tant de bénédictions que c'est à vous en retracer les principales circonstances que j'ai destiné cet écrit. Mais auparavant il ne sera peut-être pas inutile que je vous dise un mot de la manière admirable dont il a plu à la divine miséricorde de les tirer de l'abîme de misères où ils étaient plongés. Vers le tems où de nombreux missionnaires demandaient le plus instamment de l'emploi au maître de la moisson (il y a environ quinze ans), un jour la nouvelle se répandit chez les Cœurs-d'Aleines "qu'il y avait un Dieu : que ce Dieu, auteur de tout ce qui est, outre la terre que nous voyons, avait fait deux choses que nous ne voyons pas : une bonne place pour les bons, appelée le ciel, une mauvaise place pour les méchans, appelée l'enfer : que le Fils de Dieu, en tout semblable à son Père, voyant que les hommes couraient tous dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour les remettre dans le bon ; mais que pour le faire, il lui avait fallu mourir sur une croix." Ces vérités qui paraissent à tant d'hommes qui se piquent de raison, ne pas valoir la peine qu'on y réfléchisse sérieusement, ne parurent pas telles à nos Sauvages. A ce bruit toutes les tribus dispersées soit pour la pêche, la chasse, ou la récolte de la racine amère se rassemblent sur les terres d'un vieux chef, appelé depuis *Ignace*, où les attendait l'auteur de la nouvelle. On arrive au déclin du jour : il n'est point question de fatigue : un grand conseil se prolonge dans le silence de la nuit, et la nouvelle, avec tous ses détails se répète : *Dieu est grand, Jésus-Christ est bon*, deux vérités qui semblaient devoir en être le résultat. L'ont-elles été en effet ? Peut-être pas autant qu'il eût été désirable, du moins dans quelques lieux ; car les familles ne s'étaient pas encore séparées, que déjà le ciel avait envoyé un fléau qui frappait de mort un grand nombre de leurs gens. Au moment où il sévissait avec plus de rigueur, l'un des moribonds, nommé depuis *Etienne*, entend une voix qui vient d'en-haut et qui s'écrie : "Jette tes idoles ; adore Jésus-Christ, et tu guériras." Le moribond croit à la parole entendue, et il est guéri. Il se promène autour du camp ; raconte ce qui vient d'avoir lieu. Tous les malades qui l'écoutent, font comme lui, et tous recouvrent la santé. Je tiens le fait de la bouche même du Sauvage qui a entendu la voix du ciel. Son récit m'a été confirmé par des témoins oculaires qui ont pu dire : *Quorum pars magna fuit*. Et j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle ont été jetées toutes les idoles.

"Bien que le Sauvage garde peu le souvenir d'un événement qui ne le touche pas actuellement d'une manière sensible, celui que je viens de rapporter, était marqué à des caractères si frappans, qu'il laissa des traces dans la mémoire de tous. Mais ni la constance, ni surtout la réflexion ne sont le partage du Sauvage ; aussi après quelques années seulement de fidélité aux impressions reçues, la plupart finirent-ils par ne plus y conformer leur conduite, mouvement rétrograde qui fut encore accéléré par les soi-disant forts en médecine. Car ceux-ci, à la voix d'un de leurs chefs qui vraisemblablement n'avait pas cessé d'être idolâtre, convoquent une assemblée dite des *croyans*, où il fut résolu, du moins par le fait, qu'on reprendrait les anciennes pratiques ; et dès ce moment les animaux du pays, redevenus divinités, rentrèrent en possession de leurs anciens honneurs. La masse de la nation, il est vrai, n'avait plus en eux la même confiance ; mais, soit crainte de leurs prétendus forts, soit curiosité purement naturelle, elle prenait part, du moins par sa présence, au culte sacrilège, qu'on leur rendait. Heureusement il y eut tou-

jours des âmes d'élite qui empêchèrent les regards de la divine miséricorde de se détourner de leurs malheureux frères. J'en connais plusieurs qui, depuis le jour où le Dieu de vérité s'était manifesté à elles, n'avaient pas à se reprocher la plus légère faute.

"Tel était à peu près l'état de la peuplade quand la Providence y envoya le R. P. De Smet. Sa visite, dont les circonstances sont rapportées ailleurs, les disposa si bien en faveur des *Robes-noirs*, et leur docilité prépara si bien ceux-ci en leur-faveur, qu'il fut décidé que le P. Point irait à leur secours. Trois mois après, c'est-à-dire sur la fin de la chasse d'automne de 1842, il quitta Ste. Marie avec autorisation de mettre les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur de Jésus. Le jour où il mit le pied sur les limites de leurs terres, qui était le premier vendredi de novembre ; il fit, avec les trois chefs qui étaient venus le chercher, la consécration promise ; et le premier vendredi de décembre la croix, au milieu des chants et des prières, telles enfin qu'elles devaient être, se leva sur le bord d'un lac où la peuplade était réunie pour la pêche ; dès ce moment, grâces à Dieu, on peut le dire, celle de St. Pierre se renouvela. Car, outre qu'on ne parla plus ni de ces assemblées de *croyans*, ni de ces visions diaboliques, ni de ces cérémonies superstitieuses si fréquentes auparavant ; le jeu, qui avait fait jusque-là une grande partie de leurs occupations, fut abandonné ; deux semaines après, le lien conjugal, qui peut-être depuis bien des siècles, n'avait connu chez eux ni unité, ni indissolubilité, fut rappelé à sa première institution. Enfin depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu de la *Robe-noire* fut alimenté avec tout ce qui restait de l'ancien médicament. Il était beau de voir les prétendus forts faire justice de leurs propres mains des misérables hochets dont l'enfer s'était servi pour tromper leurs ignorances, ou pour accréditer leur imposture. Combien furent sacrifiés dans les longues soirées de cette époque, de plumes d'oiseaux, de queues de loup, de pieds de biche, de sabots de chevreuils, de touffes d'étoffes, d'images de bois, etc. Mais que Dieu est bon ! à peine le mauvais arbre eût-il été coupé et jeté au feu, que voilà que les bénédictions de la terre, s'unissent à celles du ciel pour récompenser leur sacrifice. En un seul jour trois cents chevreuils sont la proie des chasseurs. La merveille ! dira-t-on, c'était par une belle neige ; oui ; mais, qui avait ordonné à cette neige de tomber si à-propos ? qui lui avait donné assez d'attraits pour inviter les chevreuils à la promenade ? qui en avait façonné la surface de manière à lui donner le degré de consistance justement requis pour permettre à certains pieds de faire impunément ce qu'elle refusait à d'autres ? qui faisait dire aux chasseurs chrétiens : *Il faut que Dieu ait mêlé du sien dans cette affaire ?* et à ceux du voisinage qui ne l'étaient pas encore : "Il faut en convenir la médecine des *Robes-noirs* est plus forte que la nôtre ? etc. etc."

"Dans les premiers jours du printemps la réunion qui se fit au lieu indiqué, pour la construction d'un village, fut plus nombreuse encore que la première. Déjà le village, calqué sur les anciennes *Réductions* du Paraguay, est tracé sur la place ; et chacun selon ses forces, ou son industrie, concourt à son exécution. Des arbres tombent, des bassins se creusent, des chemins s'ouvrent, une église s'élève, les champs publics s'ensemencent, et, grâce à la piété des travailleurs, la Semaine Sainte, la fête de Pâques, le mois de Marie, l'Ascension, la Pentecôte se célèbrent avec une pompe qui fait dire dans le langage du pays "que tout est parti pour bien aller ;" et en effet, les choses vont si bien, que l'ennemi des hommes, qui voit que les restes de sa proie vont lui échapper, redouble d'efforts pour les mieux ressaisir. Ici viennent des épreuves ; mais, *Post-nubila Phœbus* ; après quelques dégâts partiels l'orage suscité n'a pour dernier résultat qu'une plus grande épuration dans l'atmosphère.

"Vers la fin d'octobre 1844 les cent et quelques familles des Cœurs d'Aleines sont réunies. A voir leurs petites loges de paille groupées autour de la *Maison de prière*, l'idée si touchante du Pélican des déserts venait d'autant plus naturellement à l'esprit que tous ces Cœurs d'Aleines jeunes et vieux se réunissaient pour faire leur première communion ou pour la renouveler. Une quinzaine des plus exemplaires avaient d' déjà eu ce bonheur ; tous s'étaient déjà confessés ; un grand nombre, surtout les jeunes gens avaient déjà acquis un certain degré d'instruction religieuse ; mais le grand nombre, surtout les vieillards, étaient loin encore d'avoir le suffisant, et la *Robe-noire* n'avait devant lui pour les y amener, que novembre et décembre, *maximum* du temps qui devait précéder la grande chasse d'hiver. Or, cette chasse est la condition *sine qua non* de la subsistance du Sauvage : il fallait donc se hâter,